

MON JET PRIVÉ PAYÉ PAR TON DÉCOUVERT

Dr. Sarcasme



Mon jet privé payé par ton découvert

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Prince des diamants (de synthèse)	4
Chapitre 2 : Premier date : Café ou Bulgarie ?	8
Chapitre 3 : La pyramide de Ponzi sentimentale	12
Chapitre 4 : Peter, le garde du corps en carton	16
Chapitre 5 : L'ASMR de l'angoisse : 'My enemies are after me'	20
Chapitre 6 : Le look 'Logo ambulante'	24
Chapitre 7 : Photoshop, meilleur ami de l'homme	28
Chapitre 8 : Le jet privé payé en 4 fois sans frais	33
Chapitre 9 : Les 'Enemies', ces êtres mystiques	38
Chapitre 10 : Le culot stratosphérique	43
Chapitre 11 : La rédemption sur TikTok	48
Chapitre 12 : Conclusion : L'amour coûte un bras (et un rein)	52

Chapitre 1

Le Prince des diamants (de synthèse)

Mesdames, Messieurs, installez-vous confortablement, mais gardez une main sur votre portefeuille et l'autre sur votre dignité, car nous allons pénétrer dans la quatrième dimension du narcissisme numérique. Bienvenue dans l'étude anatomique du « Prince des diamants (de synthèse) ».

C'est un spécimen fascinant que l'on trouve principalement dans les zones de haute densité de Wi-Fi gratuit, entre Dubaï, Monaco et le Starbucks de la gare de Lyon. Le Prince n'est pas simplement un menteur ; c'est un metteur en scène qui a confondu sa vie avec une publicité pour un parfum de supermarché qui essaierait de se faire passer pour du Chanel. Son profil Tinder ne brille pas, il éblouit. C'est l'équivalent visuel d'un projecteur de stade braqué directement dans vos rétines après huit heures de sommeil : ça fait mal, c'est suspect, et on a immédiatement envie de porter plainte.

Analysons la première photo. Elle est capitale. Le Prince pose devant un jet privé. Notez bien le mot « devant ». Jamais « dedans ». Le Prince ne vole pas, il stagne sur le tarmac. Il a probablement payé 50 euros à un vigile complaisant pour prendre la pose pendant trois minutes sur l'escalier escamotable avant de se faire chasser par le vrai propriétaire, un industriel du boudin qui n'a pas besoin de filtre Nashville pour exister. Sur ce cliché, notre Prince porte un costume bleu électrique tellement cintré qu'on se demande comment l'oxygène parvient encore à irriguer son cerveau — ce qui expliquerait d'ailleurs pas mal de choses sur la suite de la discussion.

Il regarde au loin, l'air préoccupé par la fusion de deux banques internationales qui n'existent que dans son imagination. Son poignet est lesté par une montre si volumineuse qu'elle semble avoir sa propre force de gravité. C'est une « Rollex »

avec deux « l », achetée dans une ruelle sombre de Bangkok ou sur un site web dont l'URL se termine par « .biz ». Elle brille plus que le soleil, mais si vous approchez l'oreille, vous n'entendez pas le tic-tac du luxe, mais le cri de détresse d'un mécanisme en plastique qui rendra l'âme dès la première averse.

Passons à la biographie. C'est ici que la poésie du vide atteint son apogée. On y lit généralement : « Serial Entrepreneur | Crypto Alchemist | Investor | Catch me if you can 'p Ø<B | Quality over Quantity » .

Traduisons cela pour les gens qui paient leurs impôts. « Serial Entrepreneur » signifie qu'il a ouvert six boutiques de coques d'iPhone qui ont toutes fait faillite en moins de trois mois. « Crypto Alchemist » veut dire qu'il a perdu les 200 euros que sa grand-mère lui a donnés à Noël sur un coin appelé le « Doge-Jupiter-Elon-Musk-Inu » et qu'il attend maintenant que la courbe remonte pour pouvoir s'acheter un menu Maxi Best-Of. « Catch me if you can » ? Ne vous inquiétez pas, personne ne veut l'attraper, à part peut-être le fisc ou son propriétaire qui attend le loyer depuis le mois d'octobre.

Le Prince des diamants de synthèse est un adepte du « Lifestyle Porn ». Ses photos suivantes sont une succession de clichés pris dans des lobbies d'hôtels cinq étoiles où il n'a jamais réservé de chambre. Il commande un expresso à 12 euros — son seul investissement de la journée — et passe quatre heures à se prendre en selfie sous tous les angles pour faire croire qu'il y réside. Vous voyez ce verre de champagne sur la table ? Il n'est pas à lui. Il appartient au couple de retraités allemands qui est allé aux toilettes. Mais le Prince est un prédateur d'opportunités : en trois secondes, il a cadré la flûte, ajusté la luminosité, et posté une story avec la légende : « Celebrate every win. Blessed ».

Ce qui est fascinant, c'est le décalage chromatique de son existence. Tout est trop blanc. Les dents sont trop blanches (facettes turques payées à crédit), les chemises sont trop blanches, les chaussures sont trop blanches. On dirait qu'il vit dans une

publicité pour de la lessive, mais une lessive qui aurait aussi pour fonction d'effacer les traces de moralité. C'est le syndrome du diamant de synthèse : ça a la gueule d'un vrai, ça reflète la lumière comme un vrai, mais si vous essayez de rayer du verre avec, c'est le diamant qui pète. Sa valeur marchande est nulle dès que vous passez la porte de la bijouterie (ou de l'application).

Et puis, il y a le langage. Si vous avez le malheur de « matcher » avec cette relique de la vanité, préparez-vous à une avalanche de termes de « mindset ». Le Prince ne vous demande pas comment vous allez. Il vous demande quelle est votre « vision ». Il vous parle de « passifs », d'« actifs », et de « sortir de votre zone de confort ». La zone de confort, pour lui, c'est apparemment le concept de vérité.

— « Hey baby, j'ai une grosse journée, mon jet est cloué au sol pour une révision moteur, je suis obligé de prendre le Uber Green, c'est tellement frustrant. Mais on se voit ce soir pour un verre ? Je connais un rooftop privé (comprendre : le bar d'un hôtel où il va encore commander un Perrier avec trois pailles). »

Le Prince a une technique de séduction bien rodée : le « Love Bombing » à base de promesses de voyages aux Maldives. Il vous vend du rêve en pack de douze. Il vous parle de sa villa à Bali (qui est en fait un Airbnb qu'il a loué une fois avec huit autres influenceurs en herbe pour faire des photos de groupe). Il vous parle de sa fortune, mais bizarrement, au moment de payer l'addition, il y a toujours un « petit problème technique ».

— « C'est incroyable, ma banque a bloqué ma carte Platinum parce que j'ai fait un transfert trop important vers Singapour ce matin pour une acquisition immobilière. Tu peux avancer ? Je te fais un virement Revolut dès que je rentre au bureau. »

C'est là que le « Prince » révèle sa véritable nature : il n'est pas le propriétaire du jet, il est le parasite du vôtre. Son jet privé, c'est votre découvert bancaire. Il se nourrit de la crédulité de celles et ceux qui pensent que le bonheur ressemble à un filtre

Instagram saturé. C'est un alchimiste moderne : il transforme votre épargne-logement en stories éphémères.

Le plus triste dans l'histoire du Prince des diamants de synthèse, c'est l'effort colossal que demande son imposture. Maintenir ce niveau de mensonge visuel est un job à plein temps. Il doit repérer les voitures de luxe garées dans la rue pour poser à côté, attendre que les vrais riches s'en aillent pour s'asseoir sur leur transat le temps d'une photo, et passer ses nuits à retoucher ses cernes sur FaceTune parce que l'angoisse de se faire démasquer l'empêche de dormir.

C'est un spectacle de stand-up permanent, mais sans les vannes. C'est une pièce de théâtre où le décor est en carton-pâte, mais où l'acteur principal est persuadé qu'il joue à Broadway. Le Prince ne cherche pas l'amour, il cherche un public. Il ne cherche pas une partenaire, il cherche un sponsor.

Alors, la prochaine fois que vous croiserez ce profil qui brille plus qu'un rayon de bijoux de chez Claire's, rappelez-vous une règle d'or de la physique moderne : plus une surface est lisse et brillante, plus on risque de se casser la gueule en marchant dessus. Le Prince n'est qu'un hologramme de succès projeté sur un mur de dettes. Et comme tous les hologrammes, il suffit d'éteindre la lumière du smartphone pour qu'il disparaisse dans l'obscurité de sa chambre de 9 mètres carrés, là où les diamants ne sont que des morceaux de sucre et où le jet privé n'est qu'un poster punaisé au-dessus d'un matelas gonflable.

Rideau. Mais n'oubliez pas de laisser un pourboire, il en a besoin pour son prochain café au Ritz.

Chapitre 2

Premier date : Café ou Bulgarie ?

Le premier rendez-vous avec un Prince du Découvert, c'est un peu comme regarder une bande-annonce de Michael Bay : il y a des explosions, des voitures de sport, du slow-motion sur des lunettes de soleil, mais au fond, vous savez que le scénario est écrit sur un ticket de métro déjà composté.

Il arrive avec vingt minutes de retard, non pas parce qu'il est débordé, mais parce que le bus 96 a eu un problème de caténaire et qu'il a dû finir le trajet à pied en essayant de ne pas froisser son costume Zara, qu'il a soigneusement laissé avec l'étiquette à l'intérieur pour pouvoir le rendre demain matin. Dès qu'il s'assoit, l'air s'épaissit d'un mélange de parfum de contrefaçon acheté à la sauvette à Barbès et d'une confiance en soi qui relève de la pathologie psychiatrique.

— « Désolé, j'étais au téléphone avec Dubaï. Les marchés sont tendus, tu n'imagines pas. On se prend un café ou on saute dans un avion pour la Bulgarie ? »

Là, normalement, votre cerveau devrait activer toutes les alarmes incendie du bâtiment. Mais le Prince est un illusionniste. Il ne vous propose pas la Bulgarie parce qu'il aime les églises orthodoxes ou le yaourt fermenté. Il vous propose la Bulgarie parce qu'il a vu passer une promo Ryanair à 9,99 € l'aller-retour et que, techniquement, « partir en week-end à l'Est » ça sonne mieux que « j'ai plus assez de thunes pour t'offrir un Grand Latte au Starbucks ».

Le Prince ne vit pas dans le monde réel ; il vit dans une story Instagram permanente. Pour lui, la vie est un buffet à volonté où il a oublié son portefeuille. Son offre de « voyage spontané » est le test ultime, le crash-test de votre plafond de carte bleue. Si

vous dites oui, il enchaînera avec un : « Ah mince, ma banque a bloqué ma carte Platinum à cause d'un virement suspect de 500 000 euros, tu peux prendre les billets ? Je te rembourse dès que mon gestionnaire de fortune se réveille. » Spoiler : son gestionnaire de fortune, c'est le mec du guichet de la Banque Postale qui essaie désespérément de lui expliquer qu'un découvert de 800 euros n'est pas un « investissement à risque ».

Analysons la sémantique de cette proposition indécente. « Café ou Bulgarie ? ». C'est le faux choix par excellence. C'est vous proposer de choisir entre une mort par ennui ou une mort par faillite personnelle. Si vous choisissez le café, il passera une heure à vous expliquer comment il compte révolutionner la blockchain avec une application qui permet de louer des yachts à l'heure, tout en touillant nerveusement son expresso à 2 euros comme s'il s'agissait d'un cocktail sur une plage des Maldives. Il regardera sa montre (une Rolex dont le mécanisme fait un bruit de tracteur soviétique) et soupirera : « Le temps, c'est de l'argent, et en ce moment, je suis très riche en temps. » Traduction : il est au chômage non indemnisé depuis 2018.

Mais c'est quand le moment de l'addition arrive que le spectacle de stand-up devient vraiment intéressant. C'est le moment de la « Danse du Portefeuille Imaginaire ». Il commence par tapoter ses poches avec une mine déconfite.

— « Oh non... ne me dis pas que je l'ai laissé dans le jet. »

Mesdames, si un homme vous parle d'un jet privé alors qu'il a des traces de ketchup de chez KFC sur sa cravate, fuyez. Personne ne possède un Falcon 900 et mange des seaux de poulet frit à 12 balles en solitaire.

Le Prince, lui, ne recule devant rien. Il va vous regarder avec ces yeux de cocker battu qui a trop lu **Père Riche, Père Pauvre** et vous dire : « Tu peux avancer ? Je t'enverrai un Lydia. » Le Lydia du Prince, c'est comme l'Arlésienne ou la fin de la dette publique : on en parle beaucoup, mais on ne le voit jamais. Si vous acceptez de payer ce café, vous venez de signer pour le pack « Sponsor Officiel de sa Mythomanie ». Vous ne payez pas pour une boisson caféinée, vous payez le droit de

rester dans sa fiction encore quelques minutes.

Le plus fascinant reste cette obsession pour les destinations de l'Est. Pourquoi la Bulgarie ? Pourquoi pas Venise ou Santorin ? Parce que le Prince est un gestionnaire de flux avant tout. Il sait que le ratio « photo stylée pour Insta / coût de la vie » est imbattable à Sofia. Il imagine déjà la photo : lui, posant devant un bâtiment austère en prétendant que c'est son futur siège social, avec en légende « Expansion internationale. No rest for the wicked. GrindSet BillionaireMindset ». En réalité, le seul truc qui est en expansion chez lui, c'est le trou dans son compte épargne logement.

Le Prince ne cherche pas votre numéro de téléphone. Votre numéro, il l'a déjà. Ce qu'il veut, c'est votre code PIN. Il cherche une femme qui a ce qu'il appelle « une vision ». Dans son dictionnaire personnel, « avoir une vision » signifie « être assez naïve pour croire qu'un mec qui porte des mocassins sans chaussettes en plein mois de novembre à Paris est un génie de la finance ». Il veut votre empreinte carbone, non pas parce qu'il veut sauver la planète, mais parce qu'il veut la gaspiller avec vous en classe éco, tout en vous faisant croire que vous êtes en première.

Il y a une dimension presque académique dans cette escroquerie. On pourrait appeler ça la « Théorie de la Relativité Financière ». Pour le Prince, 50 euros ne valent rien quand c'est vous qui les dépensez, mais c'est une somme colossale quand il s'agit de vous rembourser. S'il vous emmène en Bulgarie (avec votre argent), il vous fera croire que c'est une « opportunité d'investissement immobilier ». Vous visiterez des ruines de l'ère soviétique et il vous dira : « Tu vois ce bloc de béton ? On va en faire un hôtel de luxe pour les nomades digitaux. Il me manque juste un petit apport de 5000 euros pour bloquer l'affaire. Tu as ça qui dort sur ton livret A, non ? »

C'est là que le piège se referme. Le premier date n'est que l'audition pour le rôle de votre vie : celui de la banque de dépôt sans intérêts. Il ne vous courtise pas, il fait une levée de fonds auprès d'un investisseur providentiel qui ne sait pas encore qu'elle est

en train de se faire racheter par une société écran.

Si vous vous retrouvez face à ce spécimen, faites un test simple. Quand il vous propose la Bulgarie, répondez-lui : « Super idée ! Justement, j'ai un oncle qui travaille à Interpol à Sofia, on pourra loger chez lui. » Observez alors sa réaction. Le Prince déteste la police, les impôts, et tout ce qui ressemble de près ou de loin à une autorité capable de vérifier un numéro de série. Vous verrez son visage se décomposer plus vite qu'une cryptomonnaie après un tweet d'Elon Musk.

Le Prince finira par commander un deuxième café — toujours à votre charge — en expliquant qu'il a un coup de fil urgent à passer à son contact à la City. Il s'éclipsera vers les toilettes et ne reviendra jamais. Vous resterez là, avec l'addition, une photo de lui floue sur votre téléphone et une soudaine envie de fermer votre compte en banque pour ouvrir un élevage de chèvres dans le Larzac.

Parce qu'au final, le seul truc qu'il a de privé, ce n'est pas son jet, c'est son sens de la réalité. Et le seul truc qui est au-dessus de son jet sur le poster de sa chambre, c'est la fissure au plafond de son studio de 9 mètres carrés, qu'il essaie de vous vendre comme un « loft minimaliste d'inspiration berlinoise ».

Le rideau tombe. Le Prince est déjà dans le bus, en train de swiper sur Tinder à la recherche de sa prochaine destination. « Café ou Albanie ? ». La tournée ne s'arrête jamais tant qu'il reste des cartes bleues à déplafonner. Mais vous, au moins, vous avez économisé le prix d'un billet d'avion pour Sofia. C'est déjà un début de fortune.

Chapitre 3

La pyramide de Ponzi sentimentale

Imaginez un instant que l'amour soit une multinationale. Pas une de ces boîtes ringardes qui vendent des yaourts ou des assurances-vie, non. Une start-up de la Silicon Valley, hyper-disruptive, dont le seul produit serait le vent, mais du vent parfumé au Tom Ford et servi dans un verre en cristal de Baccarat. Bienvenue dans l'ingénierie financière du cœur, là où votre dignité est dévaluée plus vite que le rouble en temps de crise et où votre livret A sert de fonds de roulement à un sociopathe qui porte des mocassins sans chaussettes.

Le principe de la Pyramide de Ponzi sentimentale est d'une simplicité si révoltante qu'elle devrait être enseignée à HEC, juste entre « Optimisation fiscale » et « Comment licencier ses parents ». Pour que notre Prince Charmant de pacotille puisse vous offrir ce homard bleu à 120 euros ce soir, il ne compte pas sur ses dividendes. Il ne compte pas non plus sur l'héritage de sa grand-mère (qu'il a déjà enterrée virtuellement trois fois pour obtenir des délais de paiement auprès de son propriétaire). Non, ce homard, mesdames et messieurs, est une gracieuseté de Karin, 34 ans, esthéticienne à Oslo.

Karin ne le sait pas encore, mais son découvert bancaire de 4 000 couronnes norvégiennes est actuellement en train de se transformer en bisque de crustacés dans votre estomac. C'est la magie de la circulation des capitaux dans l'économie de l'arnaque : l'argent n'est jamais perdu, il change juste de fuseau horaire et de destinataire.

Le Ponzi sentimental fonctionne selon un cycle de renouvellement permanent. Pour éblouir la cible B (vous), l'escroc doit utiliser les restes de la cible A (Karin). C'est un

recyclage écologique, en quelque sorte. Un circuit court de l'enfumage. Pendant qu'il vous explique, avec un regard ténébreux et une main posée négligemment sur la vôtre, que « l'argent est un concept vulgaire pour ceux qui n'ont pas d'âme », il vérifie sous la table son application bancaire. Le virement de Karin vient de tomber. Karin, à qui il a promis un mariage en Toscane et l'achat d'un salon de beauté franchisé, vient de lui envoyer ses économies pour « débloquer ses comptes gelés par la Commission Européenne à cause d'une sombre histoire de fusion-acquisition ».

Karin mange des tartines de beurre rance devant Netflix à Oslo, persuadée qu'elle sauve le futur Elon Musk du pétrin, pendant que le futur Elon Musk vous demande si vous préférez le Chardonnay ou le Meursault.

Le génie de la manœuvre réside dans la gestion des flux. Un bon escroc est un jongleur de cartes bleues. Il possède une collection de néo-banques digitales plus vaste qu'une succursale de la BNP. Quand il insère sa Revolut dans le terminal de paiement du restaurant, il joue sa vie sur un "Paiement Accepté". Si ça passe, il gagne une nuit de plus dans son rôle de milliardaire nomade. Si ça rate, il sort le grand jeu : l'appel furieux à son "gestionnaire de fortune" à Londres.

« Comment ça, la carte est bloquée ? James, je vous avais dit que les 200 000 euros pour le jet devaient passer par le compte suisse, pas par le compte opérationnel ! C'est inadmissible ! »

Et là, vous, pauvre créature empathique, vous dégainez votre petite carte de crédit pour « dépanner » ce génie incompris. Félicitations : vous venez de devenir le nouveau socle de la pyramide. Vous êtes officiellement la banque qui va financer le week-end à Venise de la prochaine victime, une prof de yoga à Madrid nommée Elena.

C'est un système de cavalerie bancaire appliqué aux sentiments. L'arnaqueur ne possède rien, si ce n'est une maîtrise absolue du storytelling et une capacité à ne jamais rougir, même quand il ment sur l'heure qu'il est. Il vit dans une faille spatio-temporelle où le luxe est une façade maintenue par des bouts de ficelle et les

larmes de femmes qui croyaient avoir trouvé l'exception à la règle.

D'un point de vue purement mathématique, c'est fascinant. L'esthéticienne d'Oslo finance le homard de la Parisienne. La Parisienne financera le champagne de la Madrilène. La Madrilène paiera le jet privé (en fait un vol EasyJet avec option "siège devant") de la Berlinoise. C'est la mondialisation de l'arnaque. C'est le FMI du mensonge. Le mec est en déficit structurel permanent, mais son train de vie affiche une croissance à deux chiffres. Son seul actif réel ? Son profil Tinder, qui est son département marketing, et ses photos Instagram, qui sont son rapport annuel d'activité.

Regardez-le bien, votre convive. Il a l'air serein, non ? C'est parce qu'il a l'habitude du vide. Il marche sur une corde raide tendue entre deux plafonds de retrait. Pour lui, vous n'êtes pas une femme, vous êtes une ligne de crédit. Vous êtes un découvert autorisé. Vous êtes un prêt à taux zéro avec une option sur votre cœur.

Le plus drôle – ou le plus tragique, selon que vous ayez encore un solde positif ou non – c'est l'asymétrie de l'investissement. Vous investissez de l'émotion, du temps, et potentiellement votre épargne logement. Lui n'investit que du texte. Des messages WhatsApp copiés-collés ("Tu es la seule qui me comprenne vraiment", envoyé simultanément à Karin, Elena et vous), des promesses de voyages qui n'existent que dans les catalogues d'agences de tourisme, et ce fameux "jet privé" qui, dans la réalité, ressemble étrangement au bus de nuit ligne 95.

La Pyramide de Ponzi sentimentale finit toujours par s'écrouler, c'est la loi du genre. Un jour, la base de la pyramide se tarit. Karin arrête de payer car sa banque l'a placée sous tutelle. Elena commence à poser des questions embarrassantes sur l'absence de photos de famille. Et vous, vous réalisez que le "loft minimaliste" est en fait une chambre de bonne où le seul meuble est un matelas gonflable et un exemplaire corné de **L'Art de la Guerre** de Sun Tzu.

À ce moment-là, l'escroc ne s'excuse pas. Un PDG ne s'excuse jamais d'une faillite, il "pivote". Il disparaît dans un nuage de fumée virtuelle, change de prénom sur son profil, et part conquérir de nouveaux marchés. On murmure qu'il est actuellement en train de séduire une dentiste à Helsinki pour payer son loyer à Nice.

Alors, la prochaine fois que vous dînez avec un homme qui prétend avoir plus de zéros sur son compte en banque que de neurones dans la tête, et qui insiste pour prendre le homard alors qu'il semble avoir oublié son portefeuille dans son "autre veste", réfléchissez. Savourez chaque bouchée de ce crustacé. Car quelque part en Norvège, une pauvre Karin est en train de se demander pourquoi son loyer n'est pas passé ce mois-ci.

Vous ne mangez pas un repas, vous participez à une redistribution sauvage des richesses. Vous êtes l'heureuse bénéficiaire d'un plan de sauvetage financier orchestré par le membre le plus actif de la Brigade des Arnaqueurs Sans Frontières. C'est presque de la charité, finalement. Sauf que c'est vous qui finirez par payer l'addition globale, avec les intérêts de retard, et une vue imprenable sur les chèvres du Larzac comme seul horizon de retraite.

Bienvenue dans l'économie du "swipe". C'est cruel, c'est injuste, mais avouez que la bisque de Karin était délicieuse.

Chapitre 4

Peter, le garde du corps en carton

Mesdames, messieurs, et vous, les amoureuses du risque financier, penchons-nous sur le cas de Peter. Peter n'est pas un homme, c'est un concept. C'est la preuve vivante que si vous mettez assez de flou sur une photo, le cerveau humain est capable de prendre une tache de sauce Panzani pour une blessure par balle reçue lors d'une exfiltration héroïque en zone de guerre. Dans l'organigramme de la Brigade des Arnaqueurs Sans Frontières, Peter occupe le poste très convoité de « Figurant en Hémorragie Low-Cost ».

Si votre « prince charmant » rencontré sur une appli — celui qui ressemble à un mannequin Hugo Boss après une nuit blanche — vous envoie soudainement une photo d'un colosse en costume froissé, le crâne en sang, affalé sur le siège arrière d'une berline sombre, félicitations : vous venez de faire la connaissance de Peter. Et Peter a besoin de votre aide. Enfin, surtout de votre code Western Union, car apparemment, les services secrets du Mossad ne prennent pas les chèques déjeuners.

Le métier de Peter est fascinant de précarité créative. Son CV tient sur un ticket de caisse : « Sait rester immobile, n'a pas peur des taches de gras, possède une veste de costume trop grande achetée chez Emmaüs en 1994 ». Peter, c'est le CGI de la crevardise. C'est l'acteur de complément qui, pour cinquante balles et un paquet de clopes, accepte de devenir le rempart humain entre votre milliardaire de poche et les mystérieux « Ennemis ».

Qui sont « Ils » ? Personne ne le sait. « Ils » sont partout. « Ils » ont infiltré le système bancaire mondial, « Ils » ont bloqué les comptes offshore, et apparemment, « Ils » ont une dent contre Peter. Mais ne vous y trompez pas : la substance rouge qui

coule sur le front de notre garde du corps n'est pas de l'hémoglobine chargée d'héroïsme. C'est un mélange savant de ketchup premier prix et de sauce soja pour la texture. C'est de la bio-ingénierie de cuisine de studio, réalisée dans un deux-pièces à Lagos ou à Bucarest, entre deux coupures d'électricité.

Admirez le génie de la mise en scène. La photo est toujours prise avec un Nokia de 2004 ou un smartphone dont l'objectif a été délibérément frotté avec une couenne de porc pour créer cet effet « urgence et chaos ». On y voit Peter, le visage tordu par une grimace qui hésite entre la douleur atroce et une envie pressante de foncer aux toilettes. C'est le « Method Acting » de la dèche. Peter ne joue pas le garde du corps blessé ; il incarne la faillite morale de l'humanité avec une sauce tomate de chez Leader Price.

Et c'est là que le scénario bascule dans le sublime. Votre milliardaire, celui qui possède théoriquement trois flottes de jets et une île privée en forme de son propre visage, vous appelle en larmes. « Mon amour, Peter a pris une balle pour moi. Ma sécurité est compromise. Mes comptes sont gelés par Interpol pour ma propre protection. Si tu n'envoies pas 5 000 euros pour payer ses soins dans une clinique clandestine dont le nom ressemble à une faute de frappe, il va mourir. Et après, ils viendront pour moi. »

Analysons la situation avec le sérieux académique d'un anthropologue du vice. Vous êtes en train de financer le ketchup d'un intermittent du spectacle de l'arnaque. Vous payez pour une performance artistique qui ferait passer les films de Steven Seagal pour du Shakespeare. Mais l'amour, ce puissant solvant du bon sens, vous murmure à l'oreille que vous êtes l'héroïne d'un thriller géopolitique. Vous n'êtes pas en train de vous faire pigeonner par un mec en slip dans un cybercafé, non, vous êtes la seule personne capable de sauver le James Bond du diamant de sang.

Le plus beau dans le personnage de Peter, c'est sa résilience. Peter meurt environ quatre fois par mois, selon le volume de « matches » sur Tinder. Il ressuscite plus vite

que le Christ, juste à temps pour une nouvelle séance photo dans un parking souterrain qui ressemble étrangement au sous-sol d'un centre commercial de banlieue. Peter est increvable parce qu'il est fait de carton-pâte et de l'espoir désespéré de celles qui veulent croire que leur vie est un film d'espionnage plutôt qu'un long dimanche après-midi devant une rediffusion de *Capital*.

Regardez bien la photo la prochaine fois. Observez l'arrière-plan. Le « jet privé » ? Un montage Photoshop si grossier qu'on dirait qu'il a été découpé avec des moufles. La « clinique clandestine » ? On voit nettement un calendrier de la Poste 2022 derrière la tête de Peter. Les « agents de sécurité » ? Le cousin de Peter qui porte des lunettes de soleil à l'intérieur alors qu'il fait nuit noire. Tout est faux. Sauf votre virement. Votre virement, lui, est d'un réalisme saisissant. Il quitte votre compte avec la fluidité d'une otarie qui glisse sur un toboggan, direction une banque obscure dont le seul agent au guichet est probablement Peter lui-même, enfin nettoyé de sa sauce tomate.

C'est une économie circulaire admirable. Vous envoyez de l'argent pour soigner une blessure imaginaire infligée à un garde du corps fictif pour protéger un milliardaire de papier. En retour, Peter peut enfin s'acheter de la vraie viande, et l'escroc en chef peut continuer à louer son jet privé pour la photo de profil suivante. C'est du mécénat pour les arts du spectacle de rue, à l'échelle internationale. Vous n'êtes pas une victime, vous êtes une productrice de série B qui s'ignore.

Mais le plus drôle — ou le plus tragique, selon le montant de votre découvert — c'est la psychologie du « sacrifice ». On vous demande de payer pour Peter parce que Peter s'est « sacrifié ». C'est le levier ultime : la culpabilité. Si vous ne payez pas, vous êtes responsable de la mort d'un homme dont le seul crime était de protéger l'homme que vous aimez. C'est du génie narratif. On vous vend de la tragédie grecque avec les moyens techniques d'un spectacle de marionnettes dans une MJC.

Peter, c'est l'anti-héros de notre époque. Il ne parle jamais. Il n'a pas d'histoire. Il n'a

qu'un pansement mal mis et un regard vague dirigé vers l'objectif. Il est le totem de votre crédulité. Il est le pont entre votre compte épargne et le train de vie fastueux d'un petit malin qui a compris que, pour vider un portefeuille, il suffit de verser un peu de sauce tomate sur un figurant complaisant.

Alors, savourez ce moment de cinéma. Admirez la texture du faux sang. Appréciez le grain de l'image. Parce qu'au prix où vous payez la place de ciné, Peter mériterait au moins une nomination aux Oscars dans la catégorie « Meilleur usage d'un condiment à des fins d'extorsion ». Et pendant que vous validez le transfert, demandez-vous si, pour le même prix, vous n'auriez pas préféré un vrai garde du corps. Un qui ne saigne pas du ketchup et qui, au moins, aurait la décence de vous ouvrir la portière au lieu de vous envoyer des selfies depuis un parking de l'est de l'Europe.

Mais bon, on ne change pas une équipe qui gagne. Peter va se relever, s'essuyer le front avec un vieux torchon, et attendre le prochain virement. Car tant qu'il y aura des cœurs d'artichaut pour financer des blessures à la sauce bolognaise, Peter sera là. Immobile. Saignant. En carton. Mais avec un salaire horaire que même un chirurgien de la Pitié-Salpêtrière lui envierait. Bienvenue dans la magie du spectacle. Rideau. Et n'oubliez pas le pourboire au guichet Western Union.

Chapitre 5

L'ASMR de l'angoisse : 'My enemies are after me'

Appuyez sur "Play". Fermez les yeux. Non, attendez, ne les fermez pas trop longtemps, vous pourriez rater le prélèvement automatique de votre loyer, et Dieu sait que ce mois-ci, l'argent a une fâcheuse tendance à s'évaporer vers des destinations exotiques. Écoutez plutôt ce petit bruit de froissement numérique. C'est le son d'une note vocale WhatsApp de 4 minutes et 12 secondes. C'est le son de l'arnaque en haute fidélité. Bienvenue dans l'expérience sensorielle la plus coûteuse de votre existence : l'ASMR de l'angoisse.

Au début, il n'y a que du souffle. Un halètement de marathonien du dimanche qui vient de réaliser que l'ascenseur est en panne. C'est Peter. Enfin, "Simon", "David", ou "Jean-Kevin de la Jet-Set", peu importe son alias de la semaine. Il est dans un jet privé. Du moins, c'est ce que suggère le vrombissement sourd en arrière-plan, qui ressemble étrangement à un sèche-cheveux Dyson passé à travers un filtre Instagram "Old Movie". Le grain sonore est essentiel. Il faut que vous sentiez les vibrations du réacteur jusque dans vos amygdales, alors que vous êtes actuellement assise sur un canapé clic-clac qui sent la chaussette de colocataire et le désespoir.

« *Babe... look... I can't talk long. They're everywhere.* »

Le ton est bas. Chuchoté. C'est là que le côté ASMR entre en jeu. On est sur une fréquence hertzienne conçue pour déclencher des picotements, non pas dans votre nuque, mais directement dans votre livret A. C'est le murmure de l'homme traqué, le soupir du milliardaire en détresse qui, pour une raison qui échappe à toute logique cartésienne, n'a personne d'autre à appeler que Julie, 23 ans, qui partage une salle de bain avec trois étudiants en STAPS et dont le budget mensuel "plaisir" se résume à un

pack de bières tièdes.

Analysons la structure de ce chef-d'œuvre de la manipulation acoustique. Le message commence toujours par une validation de votre importance vitale : « *You are the only one I can trust.* » C'est le "trigger" émotionnel. En une phrase, vous n'êtes plus la fille qui galère à finir son mémoire sur la reproduction des bulots en milieu hostile ; vous êtes l'agent de liaison secret d'un empire financier en péril. C'est gratifiant, non ? Pour le prix d'un café Starbucks, vous auriez eu de la caféine. Pour 20 000 euros, vous avez un destin de James Bond Girl sous Lexomil.

Puis vient le cœur du sujet : "The Enemies". Ah, les Ennemis. Cette entité mystérieuse, à mi-chemin entre le spectre du KGB et le service contentieux de chez Cofidis. Dans l'ASMR de l'angoisse, les Ennemis ne sont jamais nommés. Ils sont "eux". Ils ont bloqué les cartes de crédit. Ils ont infiltré les serveurs de la banque aux îles Caïmans. Ils sont probablement en train de pirater la cafetière Nespresso du jet privé en ce moment même. Le son de la voix de Peter se casse. On entend un froissement de cuir – probablement un sac à main contrefait qu'il agite devant le micro pour faire croire à un siège de Falcon 900.

« *Listen... I need 20k. Just for the fuel. Just to get to London. If I land, I'm dead. They're waiting at the airport.* »

C'est ici que l'absurdité atteint une altitude de croisière. Posez-vous la question, publiquement, comme si nous étions dans un amphithéâtre de psychologie comportementale : par quel miracle technologique un homme capable de louer un avion à 5 000 euros l'heure de vol se retrouve-t-il incapable de payer son kérosène sans l'intervention d'une personne dont le découvert autorisé est de 200 euros ? C'est le paradoxe du "Milliardaire à sec". C'est comme si Elon Musk vous DM-ait pour vous demander un ticket de métro parce qu'il a oublié son portefeuille dans une autre galaxie.

Mais l'auditeur de cet ASMR ne réfléchit pas. L'auditeur est en transe. Le cerveau est

inondé de cortisol. Le "tingle" de la peur court le long de la colonne vertébrale. Peter insiste. Il utilise la technique du "silence dramatique". On entend le bruit d'une déglutition difficile. C'est peut-être l'émotion. C'est plus probablement le fait qu'il est en train de manger un kebab dans une planque à Sofia, mais pour vous, c'est le bruit de la tragédie grecque.

« *Julie... please. Check your Western Union. I sent you the details. I love you.* »

Le "I love you" final est le coup de grâce. C'est la petite clochette à la fin de la séance de méditation qui vous ramène à la réalité, sauf que la réalité, c'est que vous allez appeler votre grand-mère pour lui raconter une histoire de "stage de fin d'études à l'étranger" nécessitant une caution urgente. L'amour de Peter a un tarif horaire plus élevé qu'une consultation chez un avocat fiscaliste à Genève, et vous êtes en train de payer la note.

D'un point de vue technique, le message vocal est une arme de destruction massive. Contrairement au texte, la voix ne laisse pas de temps à l'analyse. On ne peut pas "copier-coller" un sanglot dans Google Traduction pour voir s'il sonne faux. On prend l'émotion brute, le grain de la voix, le craquement du micro de l'iPhone 13 (payé avec les 20k de la victime précédente). C'est du cinéma pour les oreilles. Peter mérite un Molière pour son interprétation de l'homme traqué dans un salon VIP.

Et pendant que le message tourne en boucle dans vos écouteurs, que se passe-t-il de l'autre côté de la ligne ? Peter n'est pas dans un jet. Il n'est même pas dans un Uber. Il est assis sur un lit d'hôtel dont les draps n'ont pas vu une machine à laver depuis la chute du mur de Berlin. Le "vrombissement des réacteurs" ? C'est une vidéo YouTube intitulée "Airplane Cabin White Noise 10 Hours" diffusée sur sa tablette. Mais pour vous, c'est le son de la liberté, de l'aventure, de l'amour transcontinental.

C'est le génie de cette escroquerie : elle transforme la pauvreté de la victime en l'héroïsme de la sauveuse. Julie, dans sa coloc de 12 mètres carrés qui sent le

chou-fleur, devient le dernier rempart contre les "Ennemis". Elle est le pivot du monde. Sans son virement de 20 000 euros, le jet s'écrase, l'empire s'effondre, et l'amour meurt. Pour le prix d'un petit appartement en province, elle s'offre le rôle principal dans un thriller de Netflix dont elle est la seule spectatrice (et la seule productrice financière).

Voyez-vous l'ironie ? Nous vivons dans une société où l'on refuse de prêter 10 balles à son propre frère parce qu'« on est un peu short ce mois-ci », mais où l'on est prêt à contracter un prêt à la consommation sur 12 ans pour un type qui nous envoie des bruits de vent depuis un parking d'Europe de l'Est. C'est la puissance de la narration. Peter ne vend pas une arnaque, il vend une immersion. Il vend du "storytelling" auditif.

Alors, chers spectateurs de ce naufrage financier, la prochaine fois que vous recevez une note vocale d'un homme en détresse dans un jet privé, faites un test simple. Demandez-lui de chanter "La Carioca" par-dessus le bruit des réacteurs. Si les Ennemis le laissent faire, c'est qu'ils ont le sens de l'humour. S'il refuse, c'est que le fuel coûte vraiment trop cher.

Et n'oubliez pas : dans l'ASMR de l'angoisse, le seul qui finit par se relaxer, c'est celui qui reçoit le virement. Pour vous, il ne reste que le silence. Un silence très, très coûteux. Le genre de silence qu'on n'entend que dans les coffres-forts vides et les appartements en coloc quand tout le monde est parti en week-end sauf vous, parce que vous devez rembourser le kérosène d'un fantôme.

Appuyez sur "Stop". Respirez. Et surtout, supprimez WhatsApp. Votre compte en banque vous remerciera, et vos oreilles aussi. Car au fond, le seul ennemi qui est vraiment après vous, c'est celui qui tient le micro et qui murmure "Babe" avec un accent qui sent le mensonge et le kérosène de synthèse. Rideau. Et n'oubliez pas d'éteindre la lumière en partant, l'électricité n'est pas comprise dans le prix de la tragédie.

Chapitre 6

Le look 'Logo ambulant'

Il existe une forme de cécité volontaire qui ne frappe que les gens possédant trop de certitudes et pas assez de goût. C'est une pathologie esthétique rare, mais foudroyante, que les scientifiques appellent le « Syndrome du Panneau Publicitaire Humain » et que les banquiers appellent affectueusement « Le Remboursement Anticipé de la Dignité ».

Entrez dans n'importe quel terminal VIP ou club sélect de Dubaï à trois heures du matin, et vous le verrez. Il ne marche pas, il s'affiche. Il ne s'habille pas, il se tatoue par-dessus ses vêtements avec l'encre de la vanité. C'est l'homme — ou la femme, l'arnaque est paritaire — qui porte l'intégralité de la collection Printemps-Été d'une maison de couture italienne, mais avec la subtilité d'un accident de camion-citerne sur une autoroute allemande.

Porter un logo, à la base, c'est censé être un gage de qualité. Mais quand le logo devient plus grand que le vêtement, ce n'est plus de la mode, c'est de la signalétique. On n'est plus chez l'artisan, on est chez l'urbaniste. Le gars en face de vous ne porte pas un t-shirt blanc ; il porte un panneau d'orientation qui indique : « JE VEUX QUE VOUS SACHIEZ QUE J'AI DÉPENSÉ 600 EUROS POUR DU COTON QUE VOTRE GRAND-MÈRE UTILISE POUR CIRER SES MEUBLES ».

C'est le look « Logo Ambulant ». C'est l'esthétique du braquage de Duty Free. Imaginez un individu qui aurait eu trente secondes pour piller la boutique de l'aéroport de Roissy avec, pour seule contrainte, l'obligation de porter tout ce qu'il vole simultanément. La casquette est monogrammée, les lunettes sont estampillées, le sweat-shirt crie le nom de la marque en Helvetica 72, et même les chaussettes — ces

pauvres chaussettes — portent le blason d'une lignée de maroquiniers français qui doivent se retourner dans leur tombe avec la vitesse de rotation d'une turbine de Boeing 747.

C'est là que le bât blesse, et que mon fiel commence à couler. Pour obtenir ce résultat, pour ressembler à un homme-sandwich de luxe qui aurait perdu un pari contre l'élégance, il faut du cash. Beaucoup de cash. Et c'est là que vous intervenez, chers donateurs involontaires. Parce que ce total look Balenciaga-Gucci-Louis-Vuitton-Et-Ta-Sœur, il a un coût. Et ce coût, c'est exactement la somme totale des trimestres de retraite que votre grand-mère a accumulés en travaillant quarante ans dans une administration grise avant de se faire vider ses économies par un « investisseur en crypto-forex-lifestyle » rencontré sur Instagram.

Il y a une poésie macabre dans le fait de porter la sueur de toute une vie d'une vieille dame sous la forme d'une doudoune en nylon brillant à 3000 euros. C'est le recyclage ultime : on transforme l'assurance-vie de Mamie Yvonne en un monogramme XXL qui brille sous les néons de la boîte de nuit. Quand il danse, on n'entend pas la musique, on entend le frottement du polyester haut de gamme qui chante la complainte des livrets A clôturés.

Le Logo Ambulant ne comprend pas la nuance. Pour lui, la discrétion est une forme de pauvreté. Si vous ne voyez pas écrit « DIOR » sur sa tempe, c'est qu'il n'est pas là. Il existe dans le regard de l'autre, ou plutôt dans l'aveuglement de l'autre. C'est une stratégie d'intimidation par le prix. Il veut que vous fassiez le calcul mental.

« Casquette : 450. Sweat : 900. Pantalon : 1100. Claquettes-chaussettes : 600. Total : Le prix d'une Renault Clio d'occasion avec le plein et un sapin désodorisant. »

Mais regardez de plus près la texture. Observez la coupe. C'est souvent d'une laideur monumentale, une sorte de brutalisme vestimentaire qui fait passer les uniformes de la RDA pour du sur-mesure de chez Savile Row. Le secret, c'est que ces marques ne vendent plus de vêtements, elles vendent des certificats de non-pauvreté à des gens

qui sont en train de le redevenir à une vitesse record. C'est l'uniforme officiel du sursis bancaire.

Le pire, c'est l'accessoirisation. Le Logo Ambulant ne s'arrête jamais au textile. Il lui faut la sacoche. Vous savez, cette petite sacoche portée en bandoulière, serrée contre le plexus, comme s'il transportait les codes nucléaires ou le dernier rein disponible sur le marché noir, alors qu'en réalité, elle ne contient qu'un iPhone 15 Pro Max (payé en 24 fois), un stick à lèvres et l'audace nécessaire pour commander une bouteille de Grey Goose à 500 euros avec une carte qui va bientôt faire "Bip-Bip" de détresse.

S'habiller comme si on avait braqué le terminal 2E de Charles-de-Gaulle avec le PEL d'une aïeule, c'est un message envoyé au monde : « Mon apparence est plus solide que mes actifs ». C'est une armure de logos pour protéger un vide sidéral. C'est l'équivalent vestimentaire d'un film de Michael Bay : c'est bruyant, ça coûte une fortune, il y a des explosions visuelles partout, et à la fin, on ressort avec la migraine et une profonde envie de s'excuser auprès de la culture.

Et n'oublions pas l'attitude qui va avec. Le Logo Ambulant ne peut pas être décontracté. Comment voulez-vous être détendu quand vous portez sur votre dos l'équivalent de six mois de loyer d'un studio à Levallois ? Il marche avec une raideur de Playmobil, terrifié à l'idée qu'une tache de sauce samouraï ne vienne dévaluer son capital image de 15 %. Il ne s'assoit pas, il se dépose. Il ne transpire pas, il évapore de l'argent liquide.

C'est le stade terminal du capitalisme de séduction. On ne cherche plus à plaire, on cherche à écraser. On veut que le spectateur se sente petit face à la puissance de frappe de la multinationale qu'on arbore sur le torse. C'est une forme de soumission volontaire à un empire financier. Porter un logo géant, c'est payer pour être le panneau publicitaire d'un milliardaire qui, lui, porte probablement un pull en cachemire bleu marine sans aucune inscription et dont le prix pourrait racheter votre village natal.

Le paradoxe ultime ? Le Logo Ambulant se croit unique alors qu'il fait partie d'une armée de clones. Ils sont tous là, dans les mêmes zones VIP, avec les mêmes écritures dorées sur les mêmes survêtements en éponge, à se regarder les uns les autres comme des QR codes géants qui ne mènent à rien. Une forêt de marques qui cache un désert de personnalité.

Alors, la prochaine fois que vous croiserez un de ces spécimens, ne soyez pas impressionnés. Ne soyez pas jaloux. Ayez une pensée émue pour Mamie Yvonne. Parce que pendant que ce génie du style fait des selfies dans le hall d'un hôtel en pensant qu'il incarne le succès, quelque part, dans une petite ville de province, une vieille dame se demande pourquoi sa carte bleue a été avalée par le distributeur alors qu'elle voulait juste s'acheter des petits-beurre.

Le luxe, le vrai, n'a pas besoin de crier son nom. Il murmure. Le logo ambulant, lui, hurle à pleins poumons dans un mégaphone en or plaqué. Et comme tous ceux qui crient trop fort, c'est généralement parce qu'ils n'ont absolument rien d'intéressant à dire.

Respirez. Fermez les yeux. Imaginez un monde sans Helvetica. Un monde où un t-shirt est juste un t-shirt et non un relevé bancaire à ciel ouvert. C'est beau, n'est-ce pas ? Mais ne vous habituez pas trop. Le prochain vol pour Dubaï décolle dans deux heures, et il y a encore des milliers de petits-enfants qui attendent l'héritage pour s'acheter une ceinture à boucle "H" format soucoupe volante.

Rideau. Et si vous voyez un crocodile de plus de dix centimètres sur une chemise, fuyez. C'est soit un prédateur, soit un pigeon qui essaie de vous convaincre qu'il est un aigle. Dans les deux cas, c'est votre compte en banque qui va servir de déjeuner.

Chapitre 7

Photoshop, meilleur ami de l'homme

Bienvenue dans l'ère de l'alchimie 2.0. Oubliez Nicolas Flamel et sa pierre philosophale, c'est beaucoup trop fatiguant de manipuler du plomb et du soufre dans une cave qui sent le rat mort. Aujourd'hui, pour transformer le vide intersidéral de votre compte épargne en un virement de 50 000 euros capable de faire bégayer un conseiller bancaire sous Lexomil, il ne vous faut qu'une souris, un abonnement Creative Cloud (souvent piraté, restons cohérents) et une absence totale de dignité.

Photoshop est devenu le meilleur ami de l'homme, ou du moins, le meilleur ami de cette catégorie d'hommes qui portent des lunettes de soleil en intérieur et dont le métier consiste à « impacter des vies » depuis un transat à Dubaï. Dans ce monde merveilleux, le pixel a remplacé le lingot. Pourquoi s'emmerder à travailler quarante ans pour s'offrir une Rolex quand on peut simplement superposer un calque « Opacité 80 % » sur une capture d'écran de l'application Boursorama ?

Le problème, voyez-vous, c'est que l'arnaqueur moyen possède autant de talent artistique qu'un golden retriever sous acide. On ne parle pas ici de faussaires de génie capables de reproduire un Vermeer. Non, on parle de types qui essaient de vous convaincre qu'ils viennent de recevoir un virement de la part de « LA BANKE DE FRANCE » (avec une faute d'orthographe, c'est plus authentique) en utilisant la police Comic Sans MS. Parce que rien ne dit « transaction financière internationale de haut vol » comme une police de caractères conçue pour les menus de cafétérias d'écoles primaires.

Avez-vous remarqué la qualité visuelle de ces preuves de virement qui circulent sur Telegram ou Instagram ? C'est fascinant. C'est un courant artistique en soi : le

Néoréalisme Pixelisé. On dirait systématiquement que la capture d'écran a été prise avec un Nokia 3310, puis passée au micro-ondes, avant d'être photographiée à travers une vitre embuée par un mec atteint de la maladie de Parkinson. C'est flou. C'est granuleux. C'est plus indéchiffrable qu'une ordonnance de médecin légiste.

Et c'est là que réside le génie (ou la bêtise crasse, la frontière est mince). Le flou n'est pas un accident, c'est une stratégie de survie. Si c'est flou, on ne voit pas que le logo de la banque ressemble à un dessin de maternelle. Si c'est flou, on ne remarque pas que le montant de 124 500,00 € a été ajouté avec un outil « Texte » dont l'alignement est aussi droit que la colonne vertébrale d'un contorsionniste au chômage. Le flou, c'est le brouillard de guerre du mythomane. C'est l'espace de liberté où l'espoir de la victime vient s'écraser contre la réalité de l'escroquerie.

Regardez de plus près ces chefs-d'œuvre. Il y a toujours un détail qui cloche, un petit glitch dans la matrice qui hurle : « Je mange des pâtes premier prix dans un studio de 9m² à noisy-le-sec ». Parfois, c'est l'heure sur la capture d'écran. Le virement est censé être « confirmé » à 14h30, mais la batterie du téléphone en haut à droite affiche 2% et il est marqué 03h12 du matin. On imagine le génie du crime, en slip Kangourou, les yeux injectés de sang, en train de batailler avec l'outil « Tampon de duplication » pour effacer son solde débiteur de 14 euros et le remplacer par le PIB du Qatar.

Le virement Photoshopé est la pierre angulaire de toute une économie de l'apparence. C'est le ticket d'entrée pour le grand cirque du « Fake it until you make it » (Fais semblant jusqu'à ce que ça marche, ou jusqu'à ce que tu finisses en garde à vue). On envoie la preuve floue au vendeur de voitures de luxe qui, s'il a le QI d'une huître en fin de réveillon, acceptera de vous laisser les clés d'une Lamborghini de location pour le week-end. On l'envoie à la gogo-girl de service pour lui prouver qu'on est un « High Roller », alors qu'en réalité, notre plus gros investissement de l'année est un abonnement premium à un site de pronostics sportifs géré par un autre escroc de la même espèce.

Mais le plus drôle, c'est la réaction de l'arnaqueur quand on pointe du doigt l'absurdité du document.

« Euh, pourquoi le logo de la BNP est vert fluo et écrit en alphabet cyrillique ? »

« C'est la nouvelle version de l'appli pour les comptes VIP, tu peux pas comprendre, t'as pas le mindset. C'est la blockchain centralisée décentralisée. »

Le « mindset ». Le mot magique. Le bouclier ultime. Si vous ne voyez pas que ce document PDF est plus faux qu'un sac Louis Vuitton acheté sur un parking d'autoroute, c'est que vous n'êtes pas « prêt pour le succès ». Vous êtes un « mouton », un « salarié », quelqu'un qui croit encore que l'argent doit correspondre à une valeur produite. Quelle ringardise.

Dans le monde de Photoshop, l'avenir professionnel de l'arnaqueur est une ligne de fuite perpétuelle. Il vit dans l'interstice entre l'envoi du faux reçu et le moment où la victime se rend compte que l'argent n'arrivera jamais. C'est un sport de haute intensité. Il faut bloquer les gens au bon moment. Il faut changer de compte Instagram plus souvent que de sous-vêtements. Il faut avoir une réserve inépuisable d'excuses : « C'est la banque qui bloque », « Le virement est passé par une plateforme intermédiaire aux Îles Caïmans », « Mon gestionnaire de fortune est en séminaire de yoga tantrique sur l'Everest, il valide ça dès qu'il redescend ».

Le pire, c'est que ça marche. Parce que nous vivons dans une société qui a soif de miracles. On veut croire que derrière ce JPEG dégueulasse se cache la liberté financière. On veut croire que ce mec avec une sacoche Gucci de contrefaçon est le nouveau loup de Wall Street. Photoshop n'est que l'outil ; le véritable moteur, c'est la cupidité des uns rencontrant le désespoir des autres.

Si vous voulez vraiment savoir si un mec est riche, ne regardez pas ses captures d'écran. Regardez ses chaussures. S'il porte des claquettes-chaussettes avec un logo de luxe, il y a 99% de chances qu'il passe ses nuits sur Paint à essayer de détourer un sceau bancaire. Le vrai riche, le riche qui possède le jet privé (le vrai, pas celui que

vous louez à l'heure pour faire des photos à l'arrêt sur le tarmac du Bourget), n'a même pas l'application de sa banque sur son téléphone. Il a un type dont c'est le métier d'avoir l'application pour lui. Et ce type, croyez-moi, il sait utiliser la touche "Entrée" sans avoir besoin de passer par un filtre "Flou Gaussien".

Alors, la prochaine fois que quelqu'un essaie de vous éblouir avec un virement de plusieurs zéros qui semble avoir été imprimé sur du papier toilette usagé, rappelez-vous ceci : le luxe murmure, la pauvreté crie, mais l'arnaque, elle, pixellise. Photoshop a peut-être rendu la fraude accessible au premier venu, mais il n'a pas encore inventé le filtre capable de masquer l'odeur de la sueur froide d'un mec qui sait que son avenir professionnel est aussi solide qu'un château de cartes dans un couloir de métro.

Et si vraiment vous insistez pour devenir un maître du faux virement, un conseil d'ami : apprenez au moins à utiliser la pipette pour choisir la bonne couleur de fond. Rien ne fait plus de peine à voir qu'un virement blanc cassé sur un fond blanc pur. C'est le degré zéro de la criminalité. C'est l'équivalent de braquer une banque avec une banane peinte en noir : c'est audacieux, certes, mais ça finit généralement avec une vidéo de vous dans "Appels d'Urgence" sur W9, flouté avec le même soin que vos fausses preuves de paiement.

Au fond, Photoshop est le miroir de notre époque : une retouche permanente d'une réalité qu'on trouve trop médiocre. On lisse les rides, on sature les couleurs, on gonfle les comptes en banque. On crée des monstres numériques qui n'existent que dans le reflet de nos écrans Retina. Mais à la fin de la journée, quand on éteint l'ordinateur, il reste quoi ? Un mec tout seul, dans le noir, qui se demande si le prochain "virement" suffira à payer son abonnement internet. Car c'est là toute l'ironie : pour pouvoir continuer à créer de l'argent virtuel, il faut quand même payer son fournisseur d'accès avec de l'argent réel. Et ça, malheureusement pour nos artistes du faux, il n'y a pas encore de calque pour ça.

Alors rideau sur la galerie d'art des escrocs. Rangez vos pinceaux numériques et vos filtres "Riche et Célèbre". La réalité est peut-être moins saturée, elle manque peut-être de contraste, mais au moins, elle n'a pas besoin de 24 heures de traitement pour s'afficher. Et n'oubliez pas : si c'est trop beau pour être vrai, c'est probablement que c'est du 72 dpi. Fuyez les pixels, ils ne sont que les confettis de votre propre ruine.

Chapitre 8

Le jet privé payé en 4 fois sans frais

Imaginez la scène. On est à 10 000 mètres d'altitude. Le silence n'est interrompu que par le doux ronronnement de deux moteurs Rolls-Royce et le bruit de ma propre suffisance qui s'entrechoque contre les parois en fibre de carbone. Je suis assis dans un fauteuil en cuir de taurillon si souple qu'on dirait qu'il a été massé quotidiennement par des moines bouddhistes avant d'être sacrifié pour mon fessier. Face à moi, une hôtesse dont le sourire est plus blanc que mon avenir financier me sert un verre de Krug 2008. Les bulles montent, légères, insouciantes, exactement comme mon sens des responsabilités.

C'est le moment "Lifestyle". Le moment où je sors l'iPhone 15 Pro Max (celui que je rendrai à la boutique dans 14 jours en prétextant un défaut de pixels) pour capturer l'instant. Hashtag Blessed. Hashtag PrivateJet. Hashtag CeuxQuiDormentNeSaventPas.

Mais derrière ce cliché saturé, il y a une réalité que le filtre "Gingham" ne montre pas. Ce jet, mes amis, c'est le triomphe de la fintech moderne sur la dignité humaine. Ce n'est pas un vol charter, c'est une prouesse d'ingénierie bancaire. J'ai loué ce coucou grâce à une option "Payer en 4 fois sans frais" sur une application obscure basée en Estonie. La première mensualité est passée, les trois autres sont des problèmes qui appartiennent au "Moi du futur", et honnêtement, ce mec-là, je ne l'aime pas trop, il est toujours de mauvaise humeur et il n'a jamais d'argent.

Le concept du "4 fois sans frais" appliqué à l'aviation privée, c'est le cancer de notre époque appliqué à la stratosphère. C'est la démocratisation de l'illusion. On ne possède plus rien, on loue des tranches de vie de milliardaire à crédit. Je suis en train

de déguster un caviar d'Osciète alors que, techniquement, la moitié de mon siège appartient encore à l'algorithme de recouvrement de la banque. Si je ne paie pas l'échéance de le mois prochain, est-ce qu'ils vont m'arracher un accoudoir pendant que je serai en train de dormir ?

Mais qu'importe. Pour l'instant, je suis le roi du monde. Je regarde les nuages en pensant à vous, les gueux, qui vous battez pour un accoudoir sur un vol EasyJet entre Beauvais et Bratislava. Moi, mon seul problème, c'est de savoir si le foie gras est assez chambré. C'est ça, la magie du découvert autorisé poussé à son paroxysme : on finit par croire à son propre mensonge. Le cerveau humain est une machine fascinante : après trois coupes de champagne gratuit (enfin, inclus dans la mensualité numéro 1), j'ai totalement oublié que mon compte en banque affiche un solde qui ressemble à la température moyenne en Antarctique.

Et c'est là que le bât blesse. Parce que le jet, lui, il finit par atterrir.

Le train d'atterrissage embrasse le tarmac du Bourget avec la délicatesse d'un amant qui sait qu'il ne rappellera pas. La porte s'ouvre. L'air frais me gifle. C'est l'air de la réalité, et il ne sent pas le cuir de taurillon. Il sent le kérosène et la désillusion. Je descends l'escalier escamotable avec l'allure d'un PDG du CAC 40 qui vient de racheter la Silicon Valley, mais à l'intérieur, mon estomac fait des claquettes. Le Krug, c'est bien gentil, mais ça ne remplit pas un homme. Ça donne juste une confiance en soi totalement injustifiée et une envie pressante d'aller aux toilettes.

Je passe la douane VIP avec un clin d'œil au douanier qui s'en fout royalement de ma vie. Je sors du terminal. Et là, le drame.

La voiture de luxe avec chauffeur privé que j'avais promis de commander sur l'appli ? Annulée. "Paiement refusé". Apparemment, l'application a détecté que j'essayais de vivre au-dessus de mes moyens et a décidé de me ramener sur terre plus vite que la gravité. Mon téléphone vibre : c'est une notification de ma banque. "Alerte : Solde

insuffisant pour la transaction de 12,50€".

Douze euros cinquante.

Il y a vingt minutes, j'étais en train de survoler les Alpes en me demandant si je n'allais pas acheter un vignoble dans le Bordelais. Maintenant, je suis sur le trottoir, mes valises Louis Vuitton (des vraies fausses, achetées à un mec qui s'appelle "Authentic_Luxury_92" sur Telegram) à la main, et je n'ai même pas de quoi payer un ticket de bus.

Le contraste est si violent qu'il devrait être illégal. C'est l'équivalent thermique d'un saut dans une piscine gelée après un sauna à 90 degrés. On appelle ça le choc de la réalité, et ça fait un mal de chien. Mon estomac hurle. Le caviar est loin, très loin. Il me faut des glucides. Il me faut du gras. Il me faut un kebab.

Je repère une enseigne lumineuse au loin, juste après les grillages de l'aéroport. "O'Délices du Chef". C'est là que mon destin va se jouer. Je m'approche, traînant mes valises qui font un bruit de casserole sur le bitume. L'odeur de la viande grillée à la broche me monte au nez comme le plus précieux des parfums de Grasse.

Je fouille mes poches. Rien. J'ouvre mon portefeuille en cuir d'alligator. Vide. Pas une pièce de deux euros, pas un billet de dix caché derrière une carte de visite. Juste des cartes de crédit qui ont toutes le statut "Ennemi Public Numéro 1" auprès des terminaux de paiement du pays.

C'est le moment où le masque tombe. Je sors mon téléphone et j'appelle Kevin. Kevin, c'est mon "associé". Enfin, c'est le mec qui gère mon groupe Telegram où on vend des signaux de trading foireux à des adolescents crédules.

— Allô, Kevin ? Ouais, je viens de poser le jet. Écoute, j'ai un petit souci technique. Un blocage de fonds, tu connais, la banque centrale fait chier avec les transferts

transatlantiques... Tu peux me dépanner de 50 balles sur Revolut ? Juste pour le taxi et un truc à grailler. Je te les rends dès que le virement de Dubaï arrive, juré.

Silence à l'autre bout du fil. Kevin sait. Kevin sait que le virement de Dubaï, c'est comme le monstre du Loch Ness : tout le monde en parle, mais personne ne l'a jamais vu.

— 50 balles ? Mec, j'ai plus rien, j'ai payé ma part du jet aussi, je suis à découvert de 400 euros là, me répond-il avec une voix qui sent la défaite et le café lyophilisé.

— Allez, Kevin, fais pas le con. Je suis au Bourget, j'ai l'air de quoi moi ? Je suis habillé en Gucci de la tête aux pieds et je peux pas me payer un supplément sauce algérienne ! C'est mauvais pour le branding ! Si un follower me voit, on est morts !

Finalement, Kevin craque. Il me fait un virement de 20 euros. Le "4 fois sans frais" du jet privé m'a laissé si exsangue que 20 euros ressemblent à une levée de fonds en série A.

Je rentre dans le kebab. Le mec derrière le comptoir me regarde de haut en bas. Il voit le costume cintré, les chaussures brillantes, et mes cernes de mec qui n'a pas dormi parce qu'il calculait mentalement comment esquiver ses créanciers.

— Un complet, chef. Sauce algérienne. Et une canette de Cherry Coke.

Je paie avec ma carte Revolut, en priant tous les dieux de la Silicon Valley pour que ça passe. *Bip.* "Paiement accepté". J'ai envie de pleurer de joie. Je suis sauvé. Je m'assois sur une chaise en plastique orange, à une table qui colle un peu, et j'attends.

Cinq minutes plus tard, je tiens mon graal. Un pain bien gras, de la viande d'origine douteuse, et des frites molles. Je croque dedans. Le jus de la viande coule sur ma cravate en soie. Est-ce que c'est meilleur que le Krug 2008 ? Sur le moment, oui.

Parce que c'est réel. C'est tangible. C'est payé (enfin, avec l'argent de Kevin, qui lui-même l'a probablement piqué à sa grand-mère).

Je regarde par la fenêtre du kebab. Au loin, on voit les dérives des jets privés qui dépassent des hangars. Ils brillent sous les projecteurs, magnifiques, arrogants, inaccessibles. Et je réalise l'absurdité totale de ma vie. Je viens de passer deux heures dans un tube en métal de luxe pour finir par manger des oignons crus dans une zone industrielle désaffectée, tout ça pour une photo Instagram qui va récolter 400 likes de la part de gens qui sont encore plus fauchés que moi.

On est une génération de magiciens. On transforme le vide en plein, le néant en luxe, et le découvert bancaire en rêve de gosse. On paie nos vies en 4 fois sans frais, mais on oublie que la cinquième échéance, c'est la réalité qui vient frapper à la porte avec une masse.

Je finis mon kebab. Il me reste 11 euros sur mon compte. Je pourrais prendre un Uber, mais ça ne m'amènera pas jusqu'à chez moi. Alors je prends mes valises Louis Vuitton, je remonte le col de ma veste de créateur, et je me dirige vers le RER B.

Parce que c'est ça, la vraie vie du "Jet-Setteur" moderne : voyager en Falcon 7X le matin, et finir la journée à essayer d'esquiver les contrôleurs dans le train de banlieue parce qu'on a claqué son dernier billet de cinq balles dans un supplément canette.

Si vous me croisez dans le wagon, ne me demandez pas l'heure. Je risquerais de vous vendre une formation sur comment devenir riche en dormant, juste pour pouvoir me payer un ticket de retour. Hashtag EntrepreneurMindset. Hashtag LeSuccèsEstUnChoix. Hashtag JAIPlusDeThunesEnvoyezDeLAide.

Chapitre 9

Les 'Enemies', ces êtres mystiques

Si vous n'avez pas d'Enemies — avec un « E » majuscule, pour souligner le côté divin de la menace — c'est que vous n'êtes rien. C'est la règle d'or du mindset. Dans le grand livre de la mythologie de l'entrepreneur qui dort trois heures par nuit et mange des graines de chia pour booster sa testostérone cognitive, l'Ennemi est une nécessité biologique. Sans lui, comment justifier que vous habitez encore chez votre mère à 34 ans malgré votre titre de « CEO & Visionary » sur LinkedIn ? Comment expliquer que votre carte Revolut ait été déclinée trois fois de suite chez Franprix pour un paquet de pâtes premier prix ?

Ce n'est pas votre faute. Ce n'est jamais votre faute. C'est le complot des Enemies.

L'Ennemi, dans l'univers de la réussite fictive, est un être polymorphe. Pour le débutant qui vient d'acheter sa première formation en ligne à 1 497 euros (payables en dix fois, avec les intérêts du diable), l'Ennemi, c'est « le système ». Le Système, c'est cette entité gazeuse, un mélange de l'Éducation Nationale, du Forum Économique Mondial et de la boulangère qui refuse de vous faire crédit sur une tradition. Le Système veut que vous restiez un « mouton ». Le Système veut que vous travailliez de 9h à 17h pour un salaire qui ne permet même pas de louer un jet privé sur Photoshop.

Mais quand on monte en gamme dans l'imposture, l'Ennemi s'incarne de façon beaucoup plus terrifiante. Il prend un visage, un costume en tergal mal coupé et un bureau en mélaminé à la Caisse d'Épargne de Melun.

Mesdames et Messieurs, parlons de l'Ennemi Ultime : le Conseiller Bancaire.

Dans mon monde, on ne l'appelle pas « Monsieur Morel ». On l'appelle « L'Inquisiteur ». Le gars vous appelle à 8h02, alors que vous êtes encore en train de rêver que vous signez un contrat d'exclusivité avec Elon Musk, pour vous demander pourquoi vous avez dépensé 450 euros en « Nightclub & Bottle Service » alors que votre loyer est rejeté pour la troisième fois.

C'est là que le génie de l'entrepreneur de pacotille entre en scène. Il faut transformer ce harcèlement administratif en une épreuve mystique. On ne dit pas : « Je suis à découvert de 4 000 euros et je vais finir à la rue ». On dit : « Les forces de l'inertie financière tentent de freiner mon ascension fulgurante. Le Gardien du Seuil essaie de tester ma détermination ».

Monsieur Morel n'est plus un employé de bureau qui veut juste que ses comptes soient à l'équilibre pour pouvoir partir en vacances en Vendée ; il devient un agent de la Matrice. Chaque appel manqué est une petite victoire sur l'oppression. Chaque lettre recommandée est un diplôme de résistance. « Regardez, les gars, j'ai reçu une mise en demeure ! C'est la preuve que je dérange le haut du panier ! Unstoppable ».

Et puis, il y a le Fisc. Oh, le Fisc. Pour le jet-setteur en RER, le Fisc est une sorte de divinité Lovecraftienne, un monstre tapi dans l'ombre de Bercy, prêt à dévorer votre lifestyle avant même que vous n'ayez pu poster la story de votre faux petit-déjeuner à l'Hôtel de Crillon (celui où vous avez juste commandé un expresso à 12 euros pour avoir le droit d'utiliser le décor).

Le Fisc est l'ennemi le plus noble. Se faire redresser, c'est le summum du chic. C'est dire au monde : « J'ai tellement brassé d'argent virtuel que l'État français veut sa part de mon vent ». Bien sûr, la réalité est plus triste : vous avez juste oublié de déclarer les 150 euros de commission que vous avez touchés en vendant du jus de baies magiques à votre tante, et maintenant ils veulent vous saisir votre PlayStation 5. Mais sur Instagram, ça devient : « Ils veulent m'abattre parce que je connais les secrets de

l'évasion fiscale mentale. Restez forts, la liberté a un prix ».

Mais n'oublions pas les Enemies de proximité. La famille. Les amis. Ces gens qu'on appelle les « Small Minds ».

C'est votre mère qui vous demande : « Dis-moi, Kevin, c'est quand que tu cherches un vrai travail ? On a reçu une lettre d'huissier pour la box internet ».

Erreur fatale, maman. Tu es une Enemy. Tu essaies de projeter tes peurs sur mon aura de conquérant. Tu es dans la « vibration de la pénurie ». Je ne peux plus te parler, je dois m'entourer de « Lions ».

Les Lions, ce sont ces autres types sur internet qui, comme vous, portent des montres contrefaites et se prennent en photo devant des voitures qui ne leur appartiennent pas. Ensemble, vous formez une meute. Une meute de gens qui n'ont pas de quoi payer le pass Navigo, mais qui discutent de « l'investissement dans l'immobilier à Dubaï » comme si c'était aussi accessible qu'un menu Maxi Best-Of.

L'Ennemi est crucial car il remplit le vide. Quand vous passez vos journées à scroller sur TikTok pour trouver des citations de motivation de "Peaky Blinders" alors que votre frigo contient uniquement une bouteille de ketchup vide et un espoir déchu, il faut un coupable. Si le succès ne vient pas, ce n'est pas parce que votre business model consiste à vendre du vent à des gens qui n'ont pas de ventilateur. Non. C'est parce que « On » ne veut pas que vous réussissiez.

Ce « On » est merveilleux. Il est anonyme, puissant, omniprésent. C'est la mafia du statu quo. C'est l'algorithme de Facebook. C'est la voisine qui vous regarde de travers quand vous sortez vos valises de luxe pour aller prendre le bus de nuit.

Parfois, l'Ennemi prend des formes plus absurdes. C'est le contrôleur de la RATP. Imaginez la scène. Je suis là, dans le wagon du RER B, l'odeur de transpiration et de désespoir ambiante me sert de parfum d'ambiance. Je porte ma veste avec une assurance qui suggère que je pourrais racheter la ligne entière, alors que je suis en

train de calculer mentalement si je peux me permettre de m'acheter un ticket de métro à l'unité.

Soudain, les vestes vertes apparaissent. Le choc des mondes.

L'Ennemi est là. Il me demande mon titre de transport.

À ce moment précis, je ne suis pas un fraudeur. Je suis un dissident. Un pirate de la finance qui refuse de financer une infrastructure qui ne va pas assez vite pour ses ambitions de milliardaire.

« Monsieur, votre ticket ? »

Je le regarde avec un mépris souverain.

« Vous savez qui je suis ? Je suis en train de disrupter le marché de la mobilité urbaine. Votre amende, c'est un investissement dans ma légende personnelle ».

En vrai, je lui donne ma vieille carte d'identité périmée et j'espère qu'il ne verra pas que l'adresse indiquée est celle d'un foyer de jeunes travailleurs que j'ai quitté il y a trois ans.

Pourquoi avons-nous besoin de ces Enemies ? Parce que la vérité est insupportable. La vérité, c'est que personne n'en a rien à foutre de vous. Le fisc s'en tape de votre vie tant que vous ne dépassez pas le seuil de pauvreté. Votre conseiller bancaire fait juste son job avant d'aller chercher ses gosses au judo. Votre famille s'inquiète parce qu'elle vous aime et qu'elle voit bien que vous allez finir par manger vos lacets Vuitton (qui sont d'ailleurs en plastique).

L'Ennemi est la seule chose qui nous donne de l'importance. Être traqué, c'est être vivant. Être détesté, c'est être remarqué. Dans un monde où l'attention est la seule monnaie qui nous reste quand le compte est à sec, avoir des Enemies est une preuve sociale de succès.

C'est pour ça qu'on les invente. On crée des monstres pour ne pas avoir à regarder le monstre dans le miroir : celui qui a cru qu'on pouvait devenir riche en regardant des vidéos de types en T-shirt blanc devant des piscines louées à l'heure.

Alors, si vous me lisez et que vous avez l'impression que le monde entier conspire pour vous empêcher de briller, posez-vous la question : est-ce que c'est vraiment la mafia italienne qui bloque votre virement, ou est-ce que c'est juste que vous n'avez pas de boulot ?

Mais ne répondez pas tout de suite. Ça briserait le charme. Allez plutôt poster une photo d'un ciel nuageux avec la légende : « Ils essaient d'éteindre mon soleil, mais ils oublient que je suis le feu. HatersGonnaHate Focus EmpireBuilding ».

Moi, pendant ce temps, je vais essayer d'expliquer au contrôleur que mon amende est en réalité une "levée de fonds de série A" pour ma nouvelle startup de transport alternatif. S'il rigole, c'est que c'est un Enemy. S'il me met l'amende, c'est que c'est le destin.

Hashtag Légende. Hashtag MaVieEstUnFilm. Hashtag QuelquunPeutMePreterDixBallosPourLeKebabDeDemain.

Chapitre 10

Le culot stratosphérique

Écoutez, à un moment donné, il faut qu'on parle de géométrie. Dans le monde des gens normaux — ceux qui comparent le prix du papier toilette au kilo et qui ont une alerte SMS quand leur solde descend sous les cinquante balles — la ligne droite est le chemin le plus court entre deux points. Dans mon monde, la ligne droite n'existe pas. C'est une invention de l'administration fiscale pour vous coincer dans des cases. Mon monde à moi est une courbe hyperbolique ascendante, tracée à la craie d'or sur un tableau noir de mauvaise foi.

Le "Culot Stratosphérique", c'est cet état de grâce quasi mystique où vous atteignez une telle altitude de foutage de gueule que l'air devient trop rare pour que la morale puisse respirer. C'est le moment précis où, alors que vous recevez une notification de gel de vos avoirs par la gendarmerie financière, votre premier réflexe n'est pas de chercher un avocat, mais de vérifier si l'angle de vue sur votre selfie en peignoir de soie met bien en valeur votre mâchoire "alpha".

La question que vous vous posez tous, le regard vitreux derrière votre écran de smartphone fissuré, c'est : « Comment fait-il pour poster une story "Life is a blessing" depuis un yacht à Saint-Tropez alors qu'il y a un groupe Facebook de 42 000 victimes qui réclament sa tête et son foie ? »

C'est simple. C'est une question de vibration.

Si vous vibrez "culpabilité", vous finissez en correctionnelle avec une cravate triste et un avocat commis d'office qui sent le café froid. Si vous vibrez "abondance", la plainte déposée par une retraitée de Limoges qui a investi ses économies dans votre

cryptomonnaie basée sur le commerce de sable lunaire ne devient plus une "pièce à conviction". Elle devient une "validation de votre disruption". Dans le jargon du succès, on n'appelle pas ça une escroquerie, on appelle ça une "friction réglementaire sur un marché immature".

Prenons le yacht. Beaucoup de gens pensent qu'un yacht, c'est pour naviguer. Erreur de débutant. Un yacht, pour un entrepreneur de ma trempe, c'est un studio de télévision flottant avec option champagne tiède. Peu importe que le moteur soit en panne parce que je n'ai pas payé le fuel, ou que le propriétaire légitime soit en train de hurler sur le quai avec un huissier. Tant que le cadre est serré et que le soleil tape sur mes lunettes de soleil à 800 euros (payées avec le découvert de mon petit-cousin), je possède la mer.

Le secret, c'est l'asymétrie de l'information. Quand la moitié de l'Europe dépose plainte contre vous, le péquin moyen se cache dans une cave en mangeant des raviolis froids. Le génie, lui, augmente son budget publicitaire Instagram. Il faut saturer l'espace visuel. Si les gens voient assez souvent votre visage devant un coucher de soleil avec une légende du type : « Le succès attire les démons, mais je suis l'exorciste de mon propre destin », ils finiront par douter de la justice. Ils se diront : « Il ne peut pas être un escroc, il a l'air trop détendu pour quelqu'un qui risque quinze ans de placard. »

C'est la théorie du "Trop Gros pour Tomber", mais appliquée à l'ego.

Hier encore, mon conseiller juridique — un type qui porte des costumes plus chers que votre maison mais qui n'a techniquement plus le droit d'exercer — m'appelait en hurlant :

— « Ils ont lancé un mandat d'arrêt européen ! Arrête de poster des photos avec des hashtags sur la liberté financière, tu es géolocalisé ! »

Ma réponse a été immédiate, calme, impériale :

— « Maître, vous ne comprenez pas le Personal Branding. S'ils m'arrêtent

maintenant, je veux que la photo de mon interpellation ressemble à une couverture de Forbes. Est-ce que tu peux appeler le styliste pour qu'il m'envoie la veste en lin crème ? On ne se fait pas menotter en Zara, c'est une question de respect pour l'audience. »

Le culot stratosphérique, c'est transformer une convocation au tribunal en une "conférence exclusive sur la résilience". C'est regarder le juge d'instruction dans les yeux et lui expliquer que, techniquement, l'argent n'a pas disparu, il a simplement été "réalloué vers des vecteurs de croissance émotionnelle". Si le juge ne comprend pas, c'est qu'il a un "mindset de pauvre". C'est triste pour lui, vraiment. On devrait ouvrir des cagnottes en ligne pour aider les magistrats à sortir de la précarité intellectuelle.

Il y a quelques jours, j'ai posté cette photo. Vous l'avez vue. Celle où je tiens un cigare éteint (je n'ai plus de briquet, les douanes ont saisi mes effets personnels) en regardant l'horizon depuis le pont du "Spirit of Impunity". En légende, j'ai mis : « Ils essaient de compter mes erreurs, je continue de compter mes bénédictions. Le bruit des vagues couvre celui des haineux. Unstoppable LuxuryLife JusticeForVisionaries ».

Sous le post, il y avait 3000 commentaires.

2900 étaient des insultes en majuscules, des menaces de mort et des captures d'écran de relevés bancaires à zéro.

Mais les 100 restants ? C'étaient des types en quête de sens qui demandaient : « Frère, c'est quand ta prochaine formation ? Je veux avoir la même force que toi face à l'adversité. »

Vous voyez ? C'est ça, la magie. Si vous assumez votre mensonge avec assez de force, il devient une vérité alternative pour ceux qui ont désespérément besoin de croire en quelque chose de plus brillant que leur propre grisaille. Je ne suis pas un prévenu, je suis un symbole. Je suis l'idée que l'on peut voler au-dessus des lois si l'on a des ailes en carton-pâte assez bien peintes.

Le risque ? Il n'existe pas. Enfin, si, techniquement, il y a la prison. Mais la prison, vu sous le bon angle, c'est juste un "séminaire de détox digitale imposé par l'État". C'est un moment pour se recentrer, pour écrire ses mémoires, pour networker avec des types qui ont vraiment braqué des banques (ce qui, entre nous, est beaucoup trop fatigant physiquement, préférez toujours le clic de souris, c'est plus ergonomique).

D'ailleurs, si vous recevez ce chapitre, c'est probablement que j'ai réussi à convaincre le gardien de prison que mon téléphone est en fait un dispositif médical nécessaire pour soigner mon "allergie à l'anonymat". Ou alors, je suis toujours sur le yacht, et le capitaine est en train de se demander pourquoi je lui parle de "synergie holistique" au lieu de lui donner son salaire des trois derniers mois.

Mais ne vous inquiétez pas pour moi. Inquiétez-vous pour vous. Pendant que vous lisez ces lignes en vous demandant si je vais finir par payer pour mes actes, posez-vous la vraie question : pourquoi n'êtes-vous pas, vous aussi, en train de louer un yacht avec l'argent que vous n'avez pas ?

La morale est une barrière pour les gens qui ont peur du vide. Moi, le vide, je l'ai privatisé. J'ai construit un empire sur du vent, et le plus drôle, c'est que le vent continue de souffler dans mes voiles.

Allez, je vous laisse, j'ai un appel en visio avec un procureur. Je vais essayer de lui vendre un NFT de ma déposition. S'il accepte, je lui offre 10 % de commission sur mon prochain scam de panneaux solaires invisibles.

Stay hungry. Stay foolish. Mais surtout, stay loin de mon avocat, il commence à demander des acomptes en liquide et ça, c'est vraiment un manque de professionnalisme qui me dégoûte.

Hashtag LibreDansMaTête. Hashtag

LeYachtEstEnOptionMaisLeStyleEstObligatoire. Hashtag

QuiAUnChargeuriPhoneDansCetteCellule ?

Chapitre 11

La rédemption sur TikTok

Regardez-moi bien. Non, pas là, un peu plus bas, sur le reflet de mes facettes dentaires en céramique à douze mille euros. Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui regrette ? Est-ce que mon teint, savamment orangé par une cure intensive de carotène et d'UV à Dubaï, trahit la moindre once de remords ? Absolument pas. On ne regrette pas d'avoir gagné le Grand Prix de Monaco sous prétexte qu'on a roulé sur quelques pigeons en chemin. On appelle ça des « dommages collatéraux de la réussite ».

Le problème avec vous, la plèbe, c'est que vous avez une mémoire de poisson rouge, mais une rancœur d'éléphant. Vous vous rappelez encore de cette petite affaire sur l'application de rencontre « Tinder » — ou « Love & Loot », comme j'aimais l'appeler en interne. Oui, j'ai peut-être suggéré à quelques infirmières un peu trop crédules que j'étais un héritier en exil poursuivi par la mafia russe. Oui, j'ai peut-être reçu quelques virements de 15 000 euros pour financer ma « fuite » qui s'est étrangement terminée en suite présidentielle aux Maldives. Et alors ? J'ai offert à ces femmes quelque chose que leur mari comptable ne leur donnera jamais : du frisson, de l'aventure, et une excellente raison de consulter un psy pour les dix prochaines années. C'est un service d'utilité publique.

Mais le vent tourne. Le procureur, ce rabat-joie professionnel, a commencé à parler de « fraude sentimentale ». Un terme tellement vulgaire. On ne fraude pas le sentiment, on l'optimise. Alors, plutôt que d'attendre que la justice ne vienne toquer à ma porte avec des menottes en acier qui risqueraient d'irriter mes poignets habitués au cachemire, j'ai pris la décision la plus courageuse de ma vie : j'ai ouvert un compte TikTok.

Bienvenue dans l'ère de la Rédemption 2.0.

La technique est simple, elle est vieille comme le monde, mais elle marche sur les moins de 25 ans comme une promotion sur les sneakers en édition limitée : le pivotement vers le « Business Coaching ». Si vous avez arnaqué trois personnes, vous êtes un escroc. Si vous avez arnaqué trois mille personnes, vous êtes un expert en marketing. Si vous avez arnaqué un pays entier, vous êtes un génie de la finance. Moi, je me situe quelque part entre le génie et le prophète du profit.

Ma première vidéo a fait trois millions de vues en six heures. Le setup ? Éclairage néon bleu et rose (pour le côté « néo-futuriste-cyber-scammer »), une montre de la taille d'une assiette à dessert, et un ton de voix tellement grave qu'on dirait que je parle depuis le fond d'une cave de maturation de cigares.

« *Écoute-moi bien, jeune lion. Si t'as pas fait 10k ce mois-ci, c'est pas parce que t'as pas de chance. C'est parce que t'as un mindset de victime. Moi, j'ai tout perdu. On a voulu me salir. On a voulu m'éteindre. Mais le Phénix ne meurt jamais, il change juste de juridiction fiscale.* »

Le génie de la manœuvre, c'est d'utiliser l'arnaque précédente comme un argument de vente. Je ne cache plus mon passé de prédateur des sites de rencontre ; je le brandis comme un diplôme de Harvard. « Si j'ai réussi à convaincre une femme de me donner ses économies de retraite sans jamais l'avoir rencontrée en vrai, imagine ce que je peux t'apprendre sur la psychologie de vente d'un PDF sur le dropshipping de brosses à dents en bambou ! »

Le public de TikTok est magnifique. C'est une masse grouillante de gamins qui veulent tous devenir « libres financièrement » avant d'avoir l'âge légal de louer une Twingo. Ils ne veulent pas de morale. Ils veulent du résultat. Ils se fichent que j'aie dépouillé une veuve dans le Berry ; ils veulent savoir comment j'ai réussi à lui faire signer le virement SEPA avec un tel brio. La manipulation émotionnelle ? Ils

appellent ça du « Copywriting hypnotique ». L'usurpation d'identité ? C'est du « Personal Branding agressif ». Le vol pur et simple ? C'est de la « disruption de flux monétaires ».

Mon cours, « La Méthode Alpha : De la Cellule au Jet », se vend 997 euros. C'est un prix psychologique. À 1000 euros, ça fait cher. À 997, c'est une affaire, c'est le prix de la liberté. Et le contenu est sublime. C'est une suite de vidéos de trois minutes où je leur explique que dormir est une habitude de pauvre, que l'eau pétillante est pour les gagnants, et que le secret de la richesse réside dans l'art de regarder les gens dans les yeux jusqu'à ce qu'ils se sentent obligés de vous donner leur code de carte bleue par pur malaise social.

J'ai créé un cycle infini de l'audace. Les gens que j'ai arnaqués sur Tinder voient mes pubs passer. Ils ragent. Ils commentent : « C'est un escroc ! Rendez-moi mon argent ! ». Et là, la magie opère. L'algorithme de TikTok, ce petit démon assoiffé d'engagement, voit des commentaires haineux et se dit : « Tiens, ce contenu suscite de la réaction, montrons-le à encore plus de monde ! ». Plus on me déteste, plus je deviens viral. Plus je deviens viral, plus je vends de formations à des types qui s'appellent Kevin et qui pensent qu'ils vont devenir riches en vendant des aspirateurs de points noirs sur Shopify.

C'est le mouvement perpétuel de la malhonnêteté. C'est beau comme un accident de voiture au ralenti avec une bande-son de drill ukrainienne.

L'autre jour, j'ai reçu un message d'un de mes anciens « clients » (une dame qui croyait financer mon prétendu orphelinat en Angola). Elle me disait : « Je vous ai reconnu sur TikTok, vous n'avez pas honte ? ». Je lui ai répondu avec un lien vers ma Masterclass, en lui offrant un code promo de 5 %. Elle a cliqué. Elle n'a pas acheté, mais elle a cliqué. C'est ça, le tunnel de vente. On ne lâche jamais sa proie.

Hier, j'ai tourné une vidéo dans un jet privé loué à l'heure. On ne décollait même pas,

le moteur était éteint pour économiser le kérosène, mais avec un filtre grand-angle et une musique de Hans Zimmer en fond, on aurait dit que je m'apprêtais à racheter la Belgique.

Le script était d'une pureté cristalline :

« *Tu vois ce siège en cuir de buffle albinos ? C'est pas de la chance. C'est de la discipline. Pendant que tu scrolls pour voir des chats qui dansent, moi je construis des empires sur la faiblesse humaine. Rejoins mon canal Telegram, et je t'apprendrai à transformer tes remords en dividendes.* »

Le plus drôle, c'est que je commence à croire à mes propres conneries. C'est le stade ultime de l'arnaque : quand l'arnaqueur devient sa propre victime. Je me regarde dans la glace et je me dis : « Putain, il a raison ce type, il a un mindset d'acier ». Je suis à deux doigts de m'acheter ma propre formation pour découvrir mes propres secrets.

La morale de cette histoire ? Il n'y en a pas. La morale est une invention pour les gens qui n'ont pas assez de bande passante pour gérer un compte aux îles Caïmans. Sur TikTok, personne n'est coupable, on est juste en « phase de test ». Si je me fais attraper à nouveau, je ferai une vidéo « Storytime : Comment j'ai passé 6 mois en prison et pourquoi c'est la meilleure chose qui soit arrivée à mon portfolio crypto ».

Je vous laisse, je dois aller enregistrer un podcast avec un influenceur qui pense que l'inflation est une maladie de peau. On va parler de comment « scaler son éthique » vers le bas pour « s'élever socialement ».

N'oubliez pas : si vous ne voyez pas le pigeon autour de la table, c'est que le pigeon, c'est vous. Et si vous l'avez vu, c'est trop tard, je vous ai déjà vendu le cours pour apprendre à voler comme lui.

Hashtag EntrepreneurLife. Hashtag DésoléPasDésolé. Hashtag EstCeQueLeBraceletÉlectroniqueEstDispoEnOrRose ?

Chapitre 12

Conclusion : L'amour coûte un bras (et un rein)

Regardez-vous. Oui, vous, avec vos yeux qui brillent devant un filtre Instagram « Golden Hour » et votre capacité pulmonaire réduite par l'excitation de voir un homme avec une montre plus large que son avenir vous proposer un « week-end surprise ». Vous êtes là, sur le tarmac du Bourget, le cœur battant à la chamade, persuadée que votre vie est enfin devenue une comédie romantique produite par Netflix. Spoiler : vous n'êtes pas l'héroïne. Vous êtes le collatéral.

Le mythe du Prince Charmant a muté. Il ne chevauche plus un étalon blanc ; il loue un Falcon 7X pour quarante-cinq minutes, juste assez de temps pour prendre seize mille selfies et vous faire signer un document « administratif » pendant que vous êtes ivre de champagne tiède et d'altitude. Si un homme vous invite dans un jet privé pour un premier rendez-vous, ne vérifiez pas si votre mascara coule. Vérifiez s'il n'y a pas un contrat de prêt à taux variable dissimulé sous la serviette en fil d'Écosse qui accompagne votre tartare de thon à 150 euros.

L'amour, dans l'économie du paraître, n'est pas un sentiment. C'est une levée de fonds. Et dans cette start-up du cœur, vous êtes l'investisseur pigeon qui ne recevra jamais de dividendes, mais qui finira par payer les frais de nettoyage de la moquette après la faillite.

Imaginez la scène. Il s'appelle probablement Kevin, mais il se fait appeler « Skyler » ou « Lorenzo ». Il porte des mocassins sans chaussettes, même par -4 degrés, parce que le style, c'est avant tout une mauvaise circulation sanguine. Il vous tend une coupe de cristal. Vous vous sentez spéciale. Vous vous sentez « choisie ». Ce que vous ne savez pas, c'est que le jet appartient à un oligarque moldave qui est

actuellement en train de purger une peine pour fraude fiscale, et que « Lorenzo » a payé le vol avec une carte de crédit dont le plafond est aussi bas que son estime pour le genre humain.

À 10 000 mètres d'altitude, là où l'oxygène se raréfie et où votre discernement s'évapore plus vite que son parfum de synthèse, il sort un stylo Montblanc.
« C'est juste pour la logistique, bébé. Une histoire d'assurance pour le vol. Signe là, à côté de la petite croix, c'est pour dire que tu as bien aimé le caviar. »
Et paf. Félicitations. Vous venez de devenir caution solidaire pour un complexe immobilier fantôme au Monténégro. Votre signature, encore toute tremblante d'émotion, vient de garantir un prêt de 4,2 millions d'euros pour une usine de recyclage de cryptomonnaies qui ne recycle en réalité que l'espoir des gens comme vous.

On vous avait dit que l'amour coûtait un bras ? C'était une estimation basse. Dans le monde du luxe en location longue durée, l'amour coûte un rein, une hypothèque sur la maison de votre grand-mère et la saisie de votre compte Livret A que vous gardiez « pour les coups durs ». Le coup dur, c'est maintenant. C'est le moment où le jet atterrit et où « Lorenzo » disparaît dans une Tesla de location, vous laissant seule sur le tarmac avec une facture de kérosène de 12 000 euros et un SMS de votre banque intitulé : « Alerte fraude : Activité suspecte détectée sur votre compte ».

C'est la grande leçon de cette épopée moderne : si c'est trop beau pour être vrai, c'est probablement que vous êtes en train de financer le lifestyle d'un sociopathe qui porte du lin en hiver.

Le romantisme est devenu la branche marketing de l'escroquerie financière. On ne séduit plus avec des poèmes, on séduit avec des indicateurs de réussite factices. On n'offre plus son cœur, on propose un « partenariat stratégique » où l'un des partenaires finit en garde à vue et l'autre à Dubaï, en train de poster des citations de Steve Jobs au bord d'une piscine à débordement.

J'ai vu des femmes, des femmes intelligentes, des directrices marketing, des chirurgiennes, des avocates, s'effondrer parce qu'un type avec un abonnement à la salle de sport et un compte Instagram certifié (acheté 15 dollars sur un forum obscur) leur a fait croire qu'elles étaient la « reine de son empire ». Mesdames, si un homme parle de son « empire » alors qu'il vit encore chez sa mère ou qu'il change de numéro de téléphone tous les trois mois, l'unique chose qu'il dirige, c'est une pyramide de Ponzi parfumée au patchouli.

L'amour moderne est un audit financier permanent. Avant de dire « oui » au dessert, demandez son relevé d'imposition. Avant de monter dans le jet, exigez de voir le certificat de propriété et le plan de vol. Si le Prince s'offusque en disant que « l'amour, c'est la confiance », répondez-lui que « la confiance, c'est bien, mais qu'un séquestre bancaire, c'est mieux ».

On nous rabâche que l'argent ne fait pas le bonheur. C'est faux. L'argent des autres fait le bonheur de ceux qui savent comment le prendre. Et le sexe est le lubrifiant le plus efficace pour faire glisser un virement Swift non autorisé. Le « je t'aime » est devenu le code de confirmation que vous recevez par SMS avant que votre compte ne soit vidé.

Alors, quelle est la conclusion de ce manuel de survie dans la jungle des faux-semblants ?

D'abord, apprenez à aimer le low-cost. Un homme qui vous emmène manger un kebab en prenant le bus n'a peut-être pas de jet, mais au moins, il n'essaiera pas de vous vendre un NFT de sa propre rate. La pauvreté a cela de rassurant qu'elle est transparente. Il n'y a pas de contrats cachés dans un menu Maxi Best Of.

Ensuite, réalisez que votre « valeur sur le marché » n'est pas indexée sur le prix des cadeaux que vous recevez. Si on vous offre une rivière de diamants au bout de deux

semaines, posez-vous la question : qui a été torturé dans une mine en Afrique pour que ce psychopathe puisse vous convaincre de lui donner vos codes d'accès à Binance ?

Le monde est peuplé de prédateurs qui ont compris que le plus court chemin vers votre portefeuille passe par votre système limbique. Ils exploitent votre besoin d'être validée, votre désir de sortir de la grisaille du quotidien, votre envie de croire que, vous aussi, vous méritez le champagne à volonté. Ils vous vendent du rêve, mais ils vous font payer le cauchemar au prix fort.

À la fin de l'histoire, quand les néons des boîtes de nuit s'éteignent et que les filtres de retouche photo s'estompent, il ne reste que les chiffres. Et les chiffres sont cruels. Ils ne connaissent pas la passion. Ils ne connaissent que le débit et le crédit. Et dans votre cas, le débit est artériel.

Vous pensiez vivre un conte de fées ? Bienvenue dans la réalité des agios. Le carrosse est redevenu une citrouille, mais une citrouille saisie par les huissiers. Le Prince est en cavale, et vous, vous êtes là, à essayer d'expliquer au juge que vous pensiez vraiment que l'investissement dans des fermes d'alpagas numériques au Kazakhstan était une preuve d'engagement sentimental.

Si vous devez retenir une chose de ce livre, c'est celle-ci : le véritable luxe, ce n'est pas le jet privé, ce n'est pas le sac en croco, ce n'est pas les vacances aux Maldives payées par un inconnu. Le véritable luxe, c'est d'avoir un compte en banque qui vous appartient, une éthique qui ne se scalbe pas vers le bas, et assez de jugeote pour savoir que si un homme vous propose de vous « envoler vers votre destin », c'est probablement pour vous lâcher sans parachute au-dessus d'un océan de dettes.

L'amour coûte un bras et un rein, mais seulement si vous êtes assez stupide pour les mettre aux enchères sur Tinder.

Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, mon podcast m'attend. On va m'interroger sur la manière dont j'ai réussi à convaincre trois cents personnes de financer ma nouvelle ligne de vêtements « éco-responsables » fabriqués en réalité par des enfants dans une cave de banlieue. Je vais leur expliquer que l'éthique, c'est comme le gluten : tout le monde en parle, personne ne sait vraiment ce que c'est, et au final, ça n'empêche personne de manger de la merde tant que l'emballage est joli.

Restez pauvres, ou apprenez à être le prédateur. Il n'y a pas d'entre-deux. Il n'y a que ceux qui paient le jet, et ceux qui se font payer le jet par ceux qui n'ont pas lu ce livre.

À bon entendeur, salut. Et surtout, n'oubliez pas : si votre prochain date vous demande votre signe astrologique, c'est pour entamer la conversation. S'il vous demande votre score de crédit, c'est pour conclure l'affaire. Choisissez bien votre camp.

Hashtag ByeByeLesPigeons. Hashtag MaRichesseCestVotreNaïveté. Hashtag EstCeQueLaCelluleDePrisonAFinitionMarbre ?

FIN

Merci d'avoir lu "Mon jet privé payé par ton découvert"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)